

## TABLE

Introduction, par Christian Poslaniec . . . . .	5
« Le conseil », de Colette . . . . .	11
« Une heure de bonheur », de Kate Chopin . .	17
« Métempsychose », de Gustave Le Rouge & Gustave Guitten . . . . .	23
« Le ménechme », d'Henri de Régner . . . . .	27
« Qu'est-ce qu'ils peuvent bien nous dire? », de Tristan Bernard . . . . .	37
« Le modèle », d'Oscar Wilde . . . . .	41
« La parure », de Guy de Maupassant . . . . .	51
« Publicité », d'Henri Duvernois . . . . .	65
« La fenêtre ouverte », de Saki . . . . .	73
« Le joujou du pauvre », de Charles Baudelaire	79
« Lady Tregenna », de L. T. Meade & Clifford Halifax . . . . .	83
« L'anneau nuptial », de Maurice Leblanc . . .	119
« L'homme et le serpent », d'Ambrose Bierce	147

«L'esclave de la lune», de Barry Pain . . . . .	159
«Le fantôme du Cormoran», de Maurice Renard . . . . .	169
«Le graphique», de Stanley G. Weinbaum . . .	177
«L'aventure du détective moribond», d'Arthur Conan Doyle . . . . .	183
«La hache d'or», de Gaston Leroux . . . . .	209
«Le mot de Bodichon», de Marie Le Harivel de Gonneville . . . . .	229
«L'histoire mystérieuse», de Gaston de Pawlowski . . . . .	239

## LE CONSEIL

COLETTE

*Si les Claudine, Sido, ou Le Blé en herbe, restent dans les mémoires, on connaît moins la variété des nouvelles publiées par Sidonie-Gabrielle Colette (1873-1954), parfois parues dans la presse avant d'être regroupées en volume. «Le conseil» est l'une des vingt-deux nouvelles réunies dans La Femme cachée, recueil paru en 1924. Et en effet, dans «Le conseil», la femme reste cachée au lecteur tout autant qu'au conseiller. Et la chute de ce court texte a une particularité : ce n'est qu'après en avoir lu les derniers mots que l'on peut en déterminer le genre littéraire.*

Le vieux M. Mestre versa encore un arrosoir sur les cœurs-de-jeannette, un sur les héliotropes fraîchement plantés, deux aux hortensias bleus, toujours mourants de soif. Il lia les capucines, ardentes à grimper, coupa aux ciseaux les derniers thyrses décomposés des lilas, s'écria : «Ha!» et frotta ses mains terreuses. Son petit jardin d'Auteuil, engraisé, arrosé, aménagé comme un salon trop petit, débordait de fleurs et narguait la sécheresse de juin. Jusqu'à novembre, il étonnait les yeux – ceux des passants tout au moins. Car M. Mestre, penché durant des heures sur son rectangle de terre, clos de

murs, le soignait du matin au soir, avec une obstination de maraîcher. Il plantait, greffait, émondait; il dépistait les limaces, les petites araignées méfiantes, les pucerons verts, l'insecte de la « cloque ». Le soir venu, il tapait dans ses mains, s'écriait « Ha ! », et au lieu de rêver devant les phlox hantés de sphinx gris, sous la glycine blanche mariée à la glycine mauve, dédaignant le feu des géraniums, il tournait le dos à son œuvre charmante, et s'en allait fumer dans sa salle à manger, ou flâner le long des boulevards d'Auteuil.

Le beau soir de mai avait prolongé d'une heure, après le dîner, sa journée d'amateur de jardins. Le ciel, le gravier pâle, les fleurs blanches, les blanches façades retenaient une lumière qui ne voulait pas finir, et les mères, au seuil des petites maisons ouvertes, appelaient en vain des enfants qui préféraient à leurs lits frais le trottoir poussiéreux et tiède.

— Ma femme, cria M. Mestre, je sors un moment !

Leur maison de vieux propriétaires modestes gardait, sous la vigne vierge, sa brique décolorée. Autour d'elle, des villas de riches avaient poussé, chalets normands, « folies » Louis XVI, cubes modernes fardés de rouge chinois ou de bleu d'Égypte.

Le vieux M. Mestre connaissait tous les détails des façades, tous les arbres rares des jardins. Sa curiosité se bornait là; il n'enviait ni les clochetons ni les baies de cristal épais, larges comme des viviers. Soigneux de son ignorance, il aimait les conjectures; il nommait telle chaumière, aveuglée

par sa chevelure de bignonier, l'«Amour coupable», telle tourelle couleur de sang séché le «Supplice japonais». Une correcte construction blanche, à rideaux de soie jaune, s'appelait la «Famille heureuse», et M. Mestre, épanoui de douce ironie devant une sorte de bonbon rose et bleu, en ciment, marbre, bois des îles, l'avait baptisé «Première aventure».

Il chérissait, en «natif du XVI<sup>e</sup>», les étranges avenues provinciales, où l'arbre véridique, ancien, abrite des logis neufs qu'un orage pourrait fondre. Il marchait, s'arrêtait, caressait la chevelure d'une fillette, claquait de la langue pour gronder un enfant pleureur. Ses cheveux, sa barbe d'argent rassuraient, le soir, les promeneuses attardées, et elles ralentissaient le pas pour rester sous la protection de «ce vieux monsieur qui est si gentil».

Le ciel rose et or demeura longtemps, ce soir de mai, vide d'étoiles. Mais des lampes s'allumaient près de terre, et les rossignols hardis chantaient au-dessus des bancs verts et des kiosques de rocaille. M. Mestre salua d'un regard amical une maisonnette à un étage, large, étalée à l'aise dans son jardin, et qu'il appelait la «Poule couveuse». Une seule fenêtre y brillait, tendue de rose. Au même moment un jeune homme, tête nue à la mode d'aujourd'hui, sortait de la maison, claquait rageusement la porte derrière lui, puis la grille, et demeurait immobile sur l'avenue, buté, le front bas, fixant sur la fenêtre éclairée un dramatique regard noir. M. Mestre sourit et haussa un peu les épaules.